

Marie-Tempête : un voyage thérapeutique houleux*

marie-ange pongis-khandjian

L'auteure partage avec le lecteur, à travers une vignette clinique, les nombreux écueils qui surgirent lors d'une tentative de psychothérapie analytique avec une patiente état-limite. Elle s'interroge sur son contre-transfert, sur l'impact qu'ont les multiples agirs déployés par ce type de personnalité sur le cadre, ainsi que sur l'articulation entre action et pensée dans l'économie des états-limites.

L'inflation des agirs dans le cadre de la thérapie confronte le thérapeute à de nombreuses questions sur les limites de ses propres capacités et sur celles de son outillage théorique à aider des patients très blessés et peu structurés. Longtemps après leur départ, ils continuent à hanter la mémoire du clinicien le poussant à s'interroger, perlaborer puis écrire (agir donc mais à un autre niveau) les traces de leur aventure commune. Marie-Tempête et moi avons tenté de travailler ensemble pendant plus de trois ans. Ce fut un voyage thérapeutique houleux parce que constamment émaillé d'acting, sous l'emprise de l'explosif, de l'intempestif, du paroxystique. Je me propose de vous en présenter une vignette clinique parlante (agissante?...): je décrirai le premier entretien avec cette jeune femme et le travail clinique qui a suivi, mettant l'accent sur les agirs de ma patiente et les aléas de mon contre-transfert.

La secrétaire m'avait décrite Marie-Tempête comme « agitée et volubile au téléphone » (amorce à un pré contre-transfert...). Lorsque nous nous croisons pour la première fois, quelque chose de « happant » dans son regard et de fébrile dans ses gestes me fait penser que nous aurons besoin d'espace vital et décider instantanément de la recevoir dans un plus grand bureau que celui que j'occupe d'habitude. Elle s'y engouffre après avoir monté les escaliers quatre à quatre. Elle a 35 ans mais en paraît dix de moins; malgré un visage émacié et angulaire, une maigreur frappante, elle est plutôt jolie. Assise au bord du fauteuil, elle sort une petite bouteille d'eau de son sac, boit une gorgée, l'y remet, pour en sortir précipitamment plusieurs feuilles de papier qu'elle étale sur le bureau « J'ai tout écrit là, pour vous, pour que vous sachiez ». Elle restera debout à mes côtés 20 à 25 minutes avant de pouvoir s'asseoir. Sur ces feuilles figurent les noms de tous les psychiatres, psychologues, psychothérapeutes qu'elle a consultés depuis quelques années ainsi que les diagnostics qu'elle semble en avoir retenu (schizophrène, maniaco-dépressive, psychotique, border line, tout y est), la liste des hommes avec qui elle a été en relation depuis l'adolescence, les difficultés qu'elle a eues dès le secondaire.

* Ce texte est la version remaniée d'une conférence donnée dans le cadre du colloque APPQ sur « L'agir dans la cure », Montréal, 1998.

N'arrivant ni à vraiment regarder ces papiers ni à noter des points de repères, toutes sortes d'idées, d'images, me traversent la tête à toute vitesse. « Cela a quelque chose de si désespéré que je n'ai rien à perdre, et elle non plus... Ne pas la lâcher des yeux, la contenir ». Comme face à une tornade, il faut s'accrocher au bastingage, tenir bon, on ramassera les morceaux plus tard.

Marie-Tempête me mitraille d'informations. Je retiendrai qu'elle a des problèmes depuis longtemps. On lui a raconté qu'à deux, trois ans elle fuguait de la maison. Cadette d'une fratrie de cinq, elle était souvent en conflit avec les autres. Au cégep elle fixait ses professeurs dans les yeux sans dire un mot lorsqu'elle n'était pas d'accord avec eux, ne se liait pas aux autres élèves, on la trouvait bizarre. Elle évoque aussi, pêle-mêle, un curé qui, lorsqu'elle a 19 ans, lui prend la main et la met sur son pénis, un psy qu'elle rencontrait « C'était comme un "fix", pour pouvoir tenir la semaine », un homme qui souffrait d'éjaculation précoce et avec qui elle n'avait pu avoir « que trois orgasmes en un an », un autre qui était un « sexoholic » et qui pouvait la pénétrer 700 fois par jour... « Je me sentais comme un morceau de viande » ajoute-t-elle. Me sentant moi-même comme une poubelle, j'ai soupiré quelque chose comme « Ça devait être très souffrant ». S'est-elle sentie rejointe? Elle demande si ça me dérange qu'elle soit debout, mais tout ça l'étouffe tant qu'il faut qu'elle m'explique. « J'ai mis tout sur papier, hier, pour...pour... ». J'ajoute « Pour essayer de recoller des morceaux, mettre un peu d'ordre dans votre cœur, dans votre tête? ». « Oui c'est ça, tout est si en désordre. » Je retiens aussi qu'elle a enseigné, dans une autre province, une matière artistique à des enfants. Après des ennuis de santé ayant entraîné une cascade de conflits avec ses supérieurs, elle a été mise en arrêt de travail et elle est payée depuis trois ans par l'assurance. Elle est venue à Québec pour fuir sa famille, son milieu, le regard des autres qui l'humilie. Elle a essayé de poursuivre des études dans son domaine mais les choses sont allées en empirant : une relation tumultueuse, « et sans coût » précise-t-elle, avec un homme marié lui a grugé le peu d'énergie et de santé mentale qui lui restaient. Elle abandonne ses cours, n'arrive plus à jouer de la musique. Elle se lève de plus en plus tard le matin, a de la difficulté à se laver, s'habiller; elle se nourrit mal, une pile de linge sale s'accumule chez elle. Elle multiplie les conflits dans les lieux publics et refuse les médicaments que son médecin traitant actuel voudrait lui prescrire. Elle se méfie des drogues : sa mère a fait une dépression nerveuse quand elle-même avait dix ans, son frère aîné est médicamenté depuis l'âge de 20 ans.

– Il est un peu fou et moi aussi, les gens me trouvent un peu folle.

– Et vous? Vous trouvez-vous un peu folle?

– Je ne réagis pas comme tout le monde, I over react. Je me sens vulnérable. Je ne sais pas comment m'y prendre pour ne

pas partir en morceaux quand les autres me rejettent. Dans ma vie sociale je manque de douceur, je n'arrive pas à ne pas être agressive; mon pattern de relation avec les hommes n'est pas normal. Ma vie me dépasse.

Je m'apprête à penser qu'elle ne manque pas d'insight lorsque, redevenue confuse, elle évoque la fois où, parlant au téléphone avec une psychologue, elle n'a pas osé arrêter l'entretien et a déféqué dans ses culottes; à évoquer aussi le kyste ovarien que des guérisseurs pourraient lui ôter, son ami qui trouve qu'elle ressemble à une lesbienne. Il est en thérapie ici même avec une autre thérapeute qu'elle aurait voulu rencontrer; elle ne voit pas pourquoi ce n'est pas possible...

Je lui demande qu'est ce qui lui fait penser que je pourrais plus pour elle que les autres professionnels de sa liste. Elle dit que c'est elle qui a maintenant une attitude différente. Elle réalise qu'elle a trop de problèmes, trop de choses qu'elle veut cacher et qu'elle révèle en même temps. Elle voudrait « recommencer à vivre, ne plus être écrasée par la honte ». « Vous êtes ma dernière chance », ajoute t-elle, me faisant osciller entre un élan quasi messianique de rédemption qui ne me dit rien qui vaille et un sentiment d'impuissance écrasant qui n'est sans doute pas de meilleur aloi.

Pendant ce premier entretien, Marie-Tempête m'avait donné à voir une représentation de son monde interne, mais elle ne jouait malheureusement pas. Après le tomber du rideau, il n'y aurait pas d'entracte, sa vie ne reprendrait pas un long cours tranquille mais repartirait de plus belle dans une sorte de rodéo violent où elle continuerait à mordre la poussière encore et encore, à se blesser chaque fois un peu plus profondément.

Ses comportements échevelés, surexcités, chaotiques agissaient littéralement sur l'autre. Il fallait s'arc-bouter psychiquement pour garder sa propre unité interne. Sa façon de bombarder son interlocuteur de récits projectiles, de paroles-agirs, son agitation, son angoisse massive étaient aussi envahissantes que pathétiques, car elle faisait aussi des efforts désespérés pour ne pas se morceler complètement.

Je réalisai après coup que, pendant ce premier entretien, n'arrivant pas à penser et à la contenir en même temps, j'avais opté pour la deuxième « façon de faire » : contenir vaille que vaille. Cependant, cela me mettait à la fois, et de façon contradictoire, dans un état d'hyper vigilance et de paralysie fort différent de l'attention flottante couplée à la possibilité d'associer librement habituelles à notre travail.

On peut se demander pourquoi Marie-Tempête consulte. Vient-elle pour elle-même? Sa souffrance est si grande. Mais demande-t-elle autre chose que de se purger de manière cathartique (de son kyste ovarien, de ses selles, de sa douleur) pour mieux ensuite réengloutir le quotidien sans aucune autre forme d'élaboration, ou vient-elle pour surveiller son ami? Fait-elle d'ailleurs la distinction entre elle et lui? S'agit-il d'une de ces flamboyantes hystériques dont la psychanalyse se plaint de ne plus en voir depuis longtemps ou d'un état-limite qui risque de basculer d'un moment à l'autre dans une psychose? Elle semble avoir pu relativement bien fonctionner à certaines périodes de sa vie, mais elle est si massivement dépen-

dante de la réalité extérieure que le moindre accroc peut la déstabiliser gravement. Elle paraît être une « écorchée vive » réagissant de façon violemment paranoïaque dès que l'objet se rapproche trop d'elle, alors qu'elle-même déploie un insatiable besoin d'affection, de reconnaissance, de compréhension. Elle a l'air de fonctionner sur le mode du « tout ou rien », se tenant soit collée symbiotiquement à l'autre, soit à des années-lumière dans une solitude glaciale. Comment pourrons-nous, elle et moi, aménager une « suffisamment bonne distance », ou la moins mauvaise possible, pour pouvoir travailler? Pourra-t-elle tolérer les frustrations inhérentes à toute thérapie analytique sans se sentir encore plus démolie? Quelles blessures narcissiques, quels manques dans ses besoins essentiels d'être portée, tenue, aimée l'ont rendue si « insupportable, intenable, détestable »? Parmi ses symptômes, son incapacité à se nourrir, se laver, s'habiller, s'occuper d'elle-même, donnent à imaginer ce qu'a peut-être été sa petite enfance. Quel *holding* sera-t-il possible de lui procurer pour ne pas rajouter des « *miscarriages* » à un parcours déjà très marqué par les échecs relationnels. « *Miscarriage* », mot qui évoque un nourrisson mal transporté, ballotté, transbahuté (alors qu'il signifie échec, insuccès mais aussi fausse-couche). Je crains donc (ou je le souhaite...) d'être maladroite avec elle, que la relation n'avorte. Un souvenir personnel me revient en mémoire : le premier bain de ma première-née. Jeune maman inexpérimentée, j'avais eu si peur de l'ébouillanter qu'après ces ablutions mon pauvre nourrisson bleui, claquait des gencives... Il fallait à tout prix éviter ce genre d'expérience à Marie-Tempête.

Peut-être aussi la thérapie est-elle contre-indiquée. Il n'y a aucune raison, autre que narcissique, pour penser qu'il sera possible de mieux faire que les autres collègues qui ont tenté de l'aider... Pourtant elle a quelque chose d'attachant, de touchant, qui me rejoint et me donne l'espoir – ou le vœu pieux, un *wishfull thinking* – qu'il y a peut-être quelque chose à faire avec tout ça. Mais vais-je être capable de la contenir, de l'aider à organiser son préconscient, à se consolider un tant soit peu, sans me laisser déborder par ma propre agressivité à son égard. Si je la trouve « pompante » après un seul entretien, comment sera la suite? L'équipe de collègues qui m'entoure pourra tenir lieu de regard tiers, assumer une fonction paternelle. Lors de supervisions hebdomadaires de groupe, je pourrai partager mes difficultés, élaborer mon contre-transfert, éviter de me trouver en position monoparentale face à cette « enfant terrible » qui me donnera sûrement du fil à retordre... Ce sera un « encadrement du cadre » comme celui dont parlait Allannah Furlong au colloque de l'APPQ de 1994. Elle soulignait l'importance de l'équipe et de l'institution dans le travail avec des patients difficiles.

Pendant les premiers mois, Marie-Tempête passera la plus grande partie de ses séances à arpenter le bureau, étalant sur le sol des dessins, des travaux universitaires, les commentant et ne supportant aucune réflexion de ma part. Assise à mon bureau, immobile, silencieuse, j'essaie de penser mais c'est peine perdue. Winnicott (1958) m'accompagne quand même, puisque je me fais la réflexion que je n'arrive pas à être seule en sa présence... Elle me donne moult documents à lire entre les séances : son journal qu'elle essaie de tenir et où elle détaille minutieuse-

ment le déroulement de ses journées, des comptes rendus obsessionnels et touffus qu'elle adresse aux assurances, des lettres ergoteuses qu'elle envoie à ses enseignants. C'est sans doute une façon de s'assurer qu'elle « occupe » (au sens militaire du terme...) mes pensées en son absence mais aussi de me faire agir à mon tour. J'ai par contre beaucoup de peine à recueillir des données « objectives » sur son enfance, ses relations avec sa mère, son père, ses frères et sœurs. J'apprendrai que sa mère, avec qui la relation était très conflictuelle, a été hospitalisée pendant plusieurs mois, qu'elle a subi des électrochocs et que Marie-Tempête se sentait perdue. La relation avec son père semble plus chaleureuse mais chaotique.

Tout au long des trois années Marie-Tempête déploiera beaucoup d'énergie à « brasser le cadre ». Elle annulera des rendez-vous, demandera de les déplacer, m'appellera au bureau, exigeant d'être rappelée illico, puis chez moi, dès qu'elle aura découvert qu'il n'y a pas d'homonymes dans l'annuaire téléphonique. Elle se plaindra amèrement du fait que je ne suis pas toujours immédiatement atteignable et trouvera cela « pas professionnel du tout ». Elle essaiera même de joindre par téléphone son ami au début ou à la fin de ses séances de thérapie à lui. C'est une virtuose des embrouillaminis. Il faudra toute la patience, le tact et la fermeté de notre secrétaire pour résister à son envahissement. Quant à moi, je répondrai toujours succinctement à ses appels, lui proposant invariablement d'en parler plus longuement à sa prochaine séance. Je déplacerai aussi des séances, en dépit de mon malaise à l'idée d'enfreindre la règle, mais préférant cela à l'impuissance ou l'inquiétude qu'elle me fait vivre en ne venant pas du tout. Car il lui arrivait de ne pas venir pendant plusieurs semaines. Elle retournait dans sa famille, y multipliait les éclats en disant à chacun ce qu'il devait dire ou faire, se faisait rejeter et revenait, hargneuse, à ses séances, comme s'il n'y avait pas eu d'interruption. Elle multipliait aussi les consultations parallèles : naturopathie, eutonnie, holo-énergie et changeait souvent de médecin traitant dès que l'idéalisation qu'elle s'en faisait tournait à la fécalisation.

Le paiement de ses séances donnait aussi lieu à des joutes épiques. Marie-Tempête me faisait remplir des papiers pour son assurance. Je me sentais inconfortable avec cette situation que je vivais pour la première fois. Je lui avais fait signer un formulaire d'accord craignant qu'elle ne m'embarque dans une poursuite judiciaire comme celles dont elle menaçait le monde entier. Je lui faisais lire ce que j'écrivais avant de l'envoyer pour ne pas nourrir plus que nécessaire ses craintes paranoïdes. Je réalisais alors que nous les partagions, par identification projective sans doute.

Marie-Tempête ne se contentait pas de « brasser le cadre », sa thérapeute était aussi son *punching-ball* favori. L'image n'est cependant pas tout à fait adéquate, car un *punching-ball* réagit, lui... Je me sentais plutôt comme la guenille ou la savate que le jeune chiot secoue dans tous les sens et avec toute l'ardeur de son jeune âge. Je me disais, paraphrasant encore Winnicott (1969), que le meilleur service que je pouvais lui rendre, c'était de survivre à ses attaques. Elle me scrutait des pieds à la tête séance après séance. J'en venais à me demander si elle avait bien la constance de l'objet, « piagétien » ou « affectif », et si elle me retrouvait pareille

à chaque séance ou si, au contraire, tout était à reconstruire d'une fois à l'autre. Si par malheur le col de mon chemisier lui paraissait moins bien repassé qu'à la séance précédente, elle décrétait que je n'étais pas une femme fiable, puisque trop inconséquente, et que je ne pouvais lui servir de modèle adéquat. Si elle voyait ou croyait voir sur mon visage l'ombre d'un affect (quel qu'il soit), elle m'accusait de ne plus être neutre et de vouloir l'influencer. Si je tentais de lui faire préciser ce qu'avait dit son père, sa mère, sa sœur, elle supposait que je prenais leur parti contre elle. Si par contre, j'acquiesçais trop vite à ce qu'elle me disait, elle le vivait comme un rapprochement intolérable.

J'avais l'impression qu'elle essayait constamment de me provoquer, de me faire réagir, sortir de mes gonds. Un jour, dans un mouvement d'irritation mal contrôlée, j'eus la maladresse de laisser échapper un « *You are a tough cookie* » alors qu'elle se plaignait d'être maltraitée par le monde entier : cela confirmait que je lui voulais du mal. Si je ne réagissais pas, elle se sentait ignorée et le vivait comme du mépris. Dans le transfert j'étais pour elle, non pas « comme » sa mère, mais sa mère, tout court. La marge de manœuvre était ténue et l'alliance thérapeutique d'une fragilité extrême. A plusieurs reprises, l'image du Petit Prince apprivoisant le Renard m'a servie de métaphore pour travailler les difficiles ajustements de distance entre elle et moi.

Pendant des mois, nous avons surtout parlé de son quotidien le plus concret : comment elle essayait d'aménager sa minuscule chambre à la cité universitaire, ce qu'elle pouvait se faire à manger dans cet espace réduit, comment elle s'occupait de ses vêtements, de ses cheveux. Elle parlait de « *grooming* » et cela me faisait penser à un petit animal se toilettant maladroitement et repoussant, bien sûr, toute aide maternelle. Nous étions à nouveau en plein dans le domaine des actions, non pas celles, désordonnées, impulsives, destructrices qu'elle avait l'habitude de semer autour d'elle, mais les toutes petites, les humbles et quotidiennes, au « ras des pâquerettes », qui sont comme les cailloux du Petit Poucet et qui nous aident à baliser notre chemin. Il ne s'agissait pas de lui donner des conseils, de lui suggérer quoi que ce soit – elle m'envoyait automatiquement « bouler » – mais de la suivre pas à pas dans son tour du monde lilliputien, en regardant émerger un investissement sain d'elle-même. Elle avait recommencé à s'occuper de sa personne, à faire de la musique, elle avait repris ses cours. Les notes attribuées par les professeurs la faisaient toujours entrer dans des rages folles. Elle n'acceptait rien au dessous du A+ et rendait folles les secrétaires de l'université avec ses incessantes revendications. Au moins elle fonctionnait à nouveau. Comme elle commençait à supporter parfois de l'humour de ma part, j'avançais prudemment que les omelettes qu'elle se faisait étaient tout aussi savoureuses que des recettes sophistiquées et que peut-être, toutes proportions gardées, son A- n'était pas mal du tout!

Il n'était effectivement pas question de travailler son omnipotence avec des interprétations grandiloquentes, mais d'essayer de lui faire entr'apercevoir les distorsions qu'elle infligeait à la réalité externe. Pendant longtemps par exemple, elle ne prit aucunement conscience à quel point elle mettait un mur de mots entre

elle et moi. Dès que j'essayais à mon tour de dire quelque chose, elle me reprochait de toujours lui couper la parole. Elle prit conscience de cet état de fait le jour où, taquine, je levai le doigt pour quémander à l'enseignante qu'elle avait été la faveur de m'exprimer. Elle rit de bon cœur et me dit « Je parle donc tant?... ».

A un retour de vacances, un an et demi après le début de son traitement, nous nous retrouvons, Marie-Tempête et moi, face à une réalité extérieure plutôt banale pour moi mais « effractante » pour elle. Une immense plante verte a été placée dans le bureau... Marie-Tempête voit bien que je n'y suis pour rien, mais explose en imprécations. Elle trouve stupide et irréfléchi de changer le bureau pendant sa thérapie, se demande si on l'a fait exprès pour l'embêter, pense que la personne qui a fait ça a besoin d'une psychanalyse. La plante est plus grande qu'elle et que la thérapeute, ça lui enlève son espace à elle, celui où elle me montrait ses dessins.

Deux séances plus tard, la rage culmine, elle me dit « Ça sent le caca! C'est la plante! ». Je lui répond, bourru « Elle nous fait peut-être une gastro...? ». Je réalisai, après-coup, que ma boutade impulsive était une façon humoristique de lui asséner un « Mais ça va pas la tête?! » agressif que j'aurais eu envie d'accompagner d'un index vrillant la tempe, un acting donc. Mais cela avait, peut-être aussi, été un moyen d'entrer dans son monde. Marie-Tempête suffoquée, passe de la colère au rire et semble percevoir qu'elle et sa thérapeute déforment allègrement la réalité externe. Elle arrive dans les minutes qui suivent, à me dire qu'elle a eu de la difficulté à fonctionner pendant mon absence, qu'elle trouve difficile de faire confiance et que de changer ce qu'il y a de stable autour d'elle c'est jouer avec le feu... Je suis bien d'accord avec elle.

Après l'épisode de la plante, Marie-Tempête s'est mise à parler de plus en plus souvent en anglais et je l'ai suivie tant bien que mal dans cette langue qui était celle de son enfance. Sur le moment, il s'agissait pour moi de lui faire sentir qu'elle était comprise. On peut se demander cependant, dans l'après-coup, quel pourrait être le sens de ce changement de langue pour la thérapeute : serait-ce un agir dans le sens d'une réponse sur le même mode, une gratification irréfléchie à une sollicitation symbiotique, une manifestation narcissique?

La capacité de « jouer » de Marie-Tempête réémergeait mais aussi celle de déprimer, d'entrer en contact avec cette zone de noire souffrance qu'elle était parvenue à garder à distance en s'agitant de façon si chaotique. Car n'est-ce pas de cela qu'il s'agit essentiellement : se défendre bec et ongles, avec les moyens du bord -par la motricité de l'acting pour Marie-Tempête- contre le spectre de la dépression, dans le sens que lui donne Bergeret (1987), dans l'économie des états limites?

Lorsqu'elle fait le bilan de sa vie, Marie-Tempête se désespère. Multiplier les agirs pour ne pas penser ou parce qu'on ne peut pas penser? Dans ce cas particulier il me semble que c'est la première option qui prévaut car Marie-Tempête me sidérera à plusieurs reprises par sa capacité d'exprimer ce qu'elle ressent, de mettre en mots ses difficultés relationnelles. Voici quelques extraits de verbatim, hors contexte certes, mais qui illustrent bien son potentiel à faire autre chose qu'agir :

« Les autres sont pour moi des miroirs, c'est comme si je n'ai pas de conscience de moi. »... « J'ai besoin de copier un modèle, je n'ai pas d'identité. J'ai besoin d'être aimée par quelqu'un pour devenir une personne. »... « La seule manière pour moi d'aimer, c'est de rester loin pour ne pas empoisonner la relation. »... « Je ne sais pas me protéger des autres, alors je les attaque. »... « Je suis pleine de trous intérieurement... les trous se remplissent de démons, de choses négatives. »... « Je cherche toujours une mère idéale. Je voudrais être acceptée sans rien faire. »... « Est-ce que je suis authentique ou est-ce que c'est pour vous plaire? »... « J'ai peur de vous aliéner en tant que personne et de vous perdre en tant que thérapeute. J'essaye de vous détruire mais alors vous ne serez plus disponible pour m'aider. »

Un jour elle arrive à sa séance en me disant qu'elle a repéré ma voiture et mis une pièce dans le parcomètre. Comme je lui demande comment elle comprend son geste, elle me répond : « J'ai peur de vous, alors j'apprivoise votre voiture... ».

Elle arrive aussi à me dire que des fois elle a des fantaisies, telles que mettre sa thérapeute en morceaux. Lorsque je lui demande « Est ce que des petits bouts de M^m^e K sont moins apeurant que M^m^e K toute entière? », elle trouve l'idée drôle, ne la rejette pas et accepte même que je fasse un pas de plus en rattachant ce vécu transférentiel à son vécu d'enfant. Quand la mère était hors circuit, plusieurs personnes s'occupaient d'elle à-la-va-comme-je-te-pousse, des petits bouts de personne pour une petite fille déchirée.

Introspection et insight étaient bien là mais se déployaient par à-coups, immédiatement suivis d'une décharge comme s'ils provoquaient une excitation psychique impossible à contenir assez longtemps pour qu'une élaboration ultérieure puisse se faire. Elle me faisait penser au Sisyphe de la mythologie grecque : condamné par les dieux à rouler un rocher jusqu'au sommet d'une montagne, il ne pouvait jamais parvenir à son but car l'énorme bloc retombait toujours entraîné par son propre poids. Albert Camus se plaisait à imaginer Sisyphe heureux lorsqu'il redescendait vers la vallée car supérieur à son absurde destin, plus fort que son rocher et que les dieux qui l'ont puni, conscient et acceptant le tragique de sa condition. Je me disais que tant qu'il agissait, peinant et suant, dans l'urgence de ne pas se faire écraser par la masse minérale, il n'y avait peut-être pas vraiment de place pour la pensée. Celle-ci ne pouvait se dérouler, dans le découragement et le désespoir à la limite de l'exprimable, que pendant le court instant où il regardait le bloc dévaler la pente. Redescendre vers la plaine, puis repartir à l'assaut de la montagne était peut-être pour lui, comme pour Marie-Tempête, la seule façon de lutter encore et encore contre l'effondrement, la décompensation. Agir pour survivre psychiquement?

Mais à bien y penser, ne faisais-je pas les mêmes efforts que Sisyphe, toujours à recommencer, en essayant d'accueillir les agirs de Marie-Tempête, de les décodifier (les fantasmer), les détoxiquer et les lui renvoyer un peu plus métabolisables?

Chez ce type de patients, l'oscillation entre la pensée et les actes de décharge est rapide. Ces derniers durent plus longtemps et le thérapeute s'illusionne peut-être en pensant qu'un travail de liaison est toujours possible. Il l'est parfois et cela vaut la peine d'essayer. Danielle Flagey dans la *Revue Belge de psychanalyse* (1986) écrit de façon savoureuse :

« Le monde intérieur de ces patients ressemble à un théâtre où la représentation serait constamment interrompue par l'effondrement des planchers de la scène. Pour que la pièce se joue, et soit intelligible, l'intervention d'un menuisier doit précéder celle du critique littéraire. »

Elle rajoute que

« pour compliquer les choses, nous ne sommes pas requis comme menuisier. »

Pourtant, avec Marie-Tempête, j'avais eu l'impression, tout au long de notre voyage commun, de faire un travail d'artisan bénédictin en ravaudant, centimètre par centimètre, les déchirures de ses voiles. Mais il y a des moments où actrice et ravaudeuse sont dépassées par les événements et atteignent leurs limites. À quelques semaines d'intervalle le père de Marie-Tempête décède et son ami rompt leur relation. C'en est trop pour elle, la réalité extérieure l'envahit, ma fonction de pare-excitation est débordée. Il y a collusion avec son fantasme de petite fille d'avoir rendu folle sa mère : elle est persuadée que non seulement elle empoisonne la relation mais qu'elle a le pouvoir de rendre malade à en mourir. Elle décide d'arrêter sa thérapie qui ne l'aide pas du tout, et à la dernière séance revient avec une liste écrite de reproches à mon égard : elle s'est sentie endommagée par mon ton de voix sévère et pas sympathique du tout, critiquée, pas respectée, pas aimée et pas encouragée face à ses difficultés. Je n'étais pas un modèle de communication pour elle, puisque je ne posais pas beaucoup de questions. Je ne l'avais pas assez aidée lorsqu'elle en avait besoin. Elle me donne en exemple le fait que, sa voiture ayant été remorquée pendant une de nos séances, je n'avais pas bougé le petit doigt pour lui porter secours. Elle conclut en disant qu'elle s'en retournait chez elle (avant d'empoisonner sa thérapeute, donc pour la protéger?).

Je m'accrochai à mon fauteuil pour encaisser le déferlement de griefs tout en notant que Marie-Tempête ne semblait ni débordée, ni confuse ni même agitée. Je me suis dit qu'elle avait bien le droit de ressentir et de dire ce qu'elle voulait mais que, pour une fois, ce ne serait pas la Loi du talion. Je lui demandai comment elle se sentait après m'avoir fait tous ces reproches et devant son « Bien mais c'était difficile », j'ajoutai que le travail que nous avons fait ensemble avait été difficile, certes, mais que de me faire des reproches ne rompait pas la relation; si elle revenait à Québec et voulait reprendre sa thérapie, je serais là. « Merci », m'a dit Marie-Tempête en souriant.

Elle a quitté avec des dettes. Elle proposa dans un premier temps de les régler en nature, soit avec un ensemble de coûteuses valises. Elle m'en avait parlé à quelques reprises : ces valises représentaient pour elle l'époque où sa vie n'allait pas trop mal, où elle travaillait et pouvait se payer de beaux objets. Pour l'éternelle émigrante que je suis, elles étaient aussi porteuses de sens. J'aime penser que Marie-Tempête me signifiait « Vous m'avez contenue pendant trois ans, je vous laisse une partie de moi en paiement »... mais, après un refus de l'institution d'accepter ce type de paiement, elle signifia par écrit que le traitement reçu ne correspondait pas à ses besoins et qu'elle ne se sentait donc aucunement endettée.

Plusieurs questions concernant ce voyage sans « happy end » sont restées sans réponse. Ai-je fait autre chose pendant ces trois ans que tenir la tête de Marie-Tempête hors de l'eau, l'empêcher de retourner massivement son agressivité contre elle, c'est-à-dire se suicider? Elle a pu certes se calmer, reprendre un peu le fil de sa vie en main, mais encore? Une séance par semaine était évidemment insuffisante pour contenir les agirs, pouvoir en parler, essayer de comprendre ce qu'elle tentait de me dire à travers eux, mais aurait-il été possible de procéder autrement? Que n'ai-je pas su ou pu accueillir de la violence de Marie-Tempête pour qu'elle se soit sentie aussi incomprise? Quelles traces gardera-t-elle de notre périple commun et celles-ci l'aideront-elles à aller de l'avant plus paisiblement?

Mme Paulette Letarte, lors d'une présentation à Québec il y a de cela quelques années, avait fait une remarque qui m'avait frappée. Je l'avais notée et l'ai retrouvée en préparant ce travail : « La satisfaction ne laisse pas de sillage, de trace, chez le cas limite. C'est sur une trace de non-satisfaction que le désir continue de se construire ». Et tant qu'il y a du désir il y a de la vie et de l'espoir. Bon vent Marie-Tempête...

marie-ange pongis-khandjian
 institut de psychothérapie du québec
 77, rue sainte-anne
 vieux québec, g1r 3r4

Références

- Bergeret, J., 1987, *La dépression et les états limites*. Payot, Paris.
- Flagey, D., 1986, « Objets-cadres » et mise en acte, *Revue belge de psychanal.* No 8, 15-24.
- Furlong, A., 1994, L'encadrement du cadre : pour une cure moins infernale, in *La cure infernale*. Colloque APPQ.
- Winnicott, D.W., 1958, La capacité d'être seul, in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot, Paris, 205-213.
- Winnicott, D.W., 1969, La haine dans le contre transfert, in *De la pédiatrie à la psychanalyse*., Payot, Paris, 48-58.

Plusieurs textes portant sur l'agir et la relation transféro-contretransférentielle, provenant de la *Revue belge de psychanalyse* (1986) et dont je remercie les auteurs (Godfrind, J., Haber, M., Vansina, M.-J.), ont alimenté ma réflexion sans que je puisse les citer nommément.